La réception critique de *Histoire d'un enfant trouvé* de Robert Zotoumbat.

Didier Taba Odounga

Université Omar Bongo

INTRODUCTION

Dans l'univers littéraire gabonais, le texte de Robert Zotoumbat, intitulé *Histoire d'un enfant trouvé*[1], ne laisse aucun spécialiste de littérature indifférent. Si l'on s'en tient à sa réception nationale, on se rend bien compte que la prose matinale de cet écrivain n'a cessé de susciter plusieurs débats autour de sa classification genrologique. Au fond, *Histoire d'un enfant_trouvé* représente, pour la jeune littérature gabonaise, le texte qui a permis à la critique locale de débattre d'une aventure scripturale qui, pour le moment, s'est arrêté à cette promesse poétique de l'originaire de Mékambo, au Nord – Est du Gabon.

Pour certains théoriciens gabonais comme Georice Madébé[2] ou Bellarmin Moustinga[3], ce texte a servi de modèle d'écriture à plusieurs générations d'écrivains gabonais parmi lesquels Maurice Okoumba Nkoghé et Angèle Rawiri. C'est que Zotoumbat s'inscrit, dès l'amorce de sa phase scripturale, dans le sillage d'un réalisme africain à travers lequel foisonnent des images et des métaphores tout droit sorties de la cosmogonie africaine. Ses épigones vont d'une manière identique orienter leur imaginaire vers les mêmes paradigmes : l'exploration de l'univers Bantou national. En tant que précurseur, Zotoumbat a ouvert la voie du dire poétique gabonais d'une manière ou d'une autre. Cependant, malgré la présence de ce récit à l'aube des années 1970, dans l'espace littéraire national, il va rester très longtemps (à peu près dès sa publication en 1971, jusqu'à la première anthologie consacrée à la littérature gabonaise [4]) dans un relatif anonymat. Cet anonymat va se prolonger au cours des années 1980, où il n'apparaît que de manière furtive dans un texte collectif dirigé par Ambroise Kom[5]. Cette mise à l'écart du roman de l'écrivain gabonais se poursuivra au cours des années 1990.

Ce que reprochent les critiques gabonais de l'époque à l'auteur, c'est le manque, disent-ils, d'envergure esthétique du récit. Les détracteurs de l'œuvre s'appuient sur ce qu'ils considèrent comme de la naïveté dans la création imaginaire de Robert Zotoumbat : que ce soit au niveau thématique ou scriptural. Ils soulignent d'ailleurs que l'absence de visibilité de ce texte au niveau international est bien la preuve de son inaptitude à ouvrir et à féconder durablement l'esprit esthétique des lecteurs. Le fait par exemple que Lylian

---

[1] - R. Zotoumbat, *Histoire d'un enfant trouvé*, Yaoundé, Clé, 1971.
[2] - G.B Madébé, « Littératures gabonaises : histoire, imaginaire et formes romanesques in *Interculturel francophonies, Gabon : la Littérature en question*, n°20, nov. – déc. 2011, p.37-57.
[3] B.Moustinga*, Les orthographes de l'oralité : poétique du roman gabonais*,Paris, L'harmattan, 2008.
[4] - Y. Leyimangoye et Alii, *Anthologie de la littérature gabonaise*, Montréal, Beauchemin, 1978.
[5] - A.Kom, (dir), *Dictionnaire des œuvres littéraires Négro-africaines de langue françaises des origines à 1978*, Montréal, Editions Naaman, 1983.

Kesteloot[6] ne le mentionne pas dans la réédition de son anthologie est le signe d'un désintérêt de la critique internationale. Vu ainsi, les questions sont celles de savoir que représente l'œuvre de cet écrivain dans la littérature gabonaise ? Quelles postures critiques tiennent les spécialistes vis-à-vis de ce récit ? Quels sont les débats autour de son destin éditorial ? Les différents points de vue émis par les critiques ont-ils évolué ? Sont-ils toujours pertinents ?

I- Controverses genrologiques

Les débats autour de la question de l'appartenance genrologique du récit de Robert ZOTOUMBAT s'ouvrent vraisemblablement de manière officielle avec le texte de Sima EYI à la fin des années 1990. Son article a pour titre « *Etude du récit autobiographique de Robert Zotoumbat, Histoire d'un enfant trouvé, inféodé au roman par la critique universitaire et l'institution littéraire* »[7] Sima Eyi est, en effet le premier critique local à tenter de se pencher de façon systématique sur ce court texte considéré, selon lui, trop hâtivement par les institutions de légitimation littéraire, comme un roman, alors que sa structure narrative le prédispose simplement au récit autobiographique.

Le constat de départ est que le destin éditorial de l'œuvre souffre d'une insuffisance d'appréciation par les principaux concernés, c'est-à-dire, les agents culturels et les critiques : *«la difficulté pour le récit autobiographique au Gabon existe dans l'attitude observée par les agents culturels eux-mêmes, à savoir les auteurs qui préfèrent être reconnus comme romanciers, et celle encore plus difficile de la part des critiques universitaires, voire de l'institution littéraire elle-même, qui n'hésitent pas à consacrer institutionnellement comme roman cette œuvre de Zotoumbat, qui sur les plans structurels et théoriques obéit aux règles du récit autobiographique .* »[8]

[Configuration de la citation n'est pas conforme à la méthodologie admise]

Le critique s'inscrit dans une posture de déni vis-à-vis de la doxa. La démarche vise à mettre en relief la proximité du texte avec la nouvelle, voire le conte, genres qui en Afrique subsaharienne sont considérés comme les prédécesseurs du roman[9]. Après avoir circonscrit

---

6 - L. Kesteloot, *Anthologie Négro-africaine*, Paris, Edicef, 1981.
7 - H.H Sima EYI, « Etude du récit, autobiographique de Robert Zotoumbat, histoire d'un enfant trouvé, inféodé au roman par la critique universitaire et l'institution littéraire », in *Annales de la faculté des lettres et Sciences humaines*, n°12, Presses Universitaires du Gabon, janvier 1999, p.306-344.
8- *Ibid.*, p. 307.
9- Guy Ossito Midiohouan classe dans son anthologie critique consacrée à *la Nouvelle d'expression française en Afrique noire*, le récit de ZOTOUMBAT dans le genre nouvelle.

son objet et signalé la façon dont il entend interroger cette œuvre, l'auteur définit les principes du roman autobiographique en s'appuyant essentiellement sur la proximité formelle du récit avec, d'une part, la nouvelle et, d'autre part, le conte. Pour ce faire, l'un des éléments textuels utilisés par le critique comme argument est le concept de moral. Sima Eyi estime qu'à partir de l'instant où une fiction en délivre une, comme cela est le cas de *Histoire d'un enfant trouvé*, nous ne pouvons plus être dans la création romanesque : « *chez Zotoumbat, la moralité est éminemment présente. Ce que veut dire son texte en substance, c'est qu'il ne faut jamais faire du tort à un orphelin. Et dès lors qu'une moralité se dégage implicitement ou explicitement d'un texte littéraire, évidemment, on n'est plus dans le genre romanesque* »[10]. D'autres éléments comme « *Veillée* » contenus dans l'épitexte de Gérard Farcy consacré à l'œuvre de Zotoumbat dans *Notre Librairie*[11], les deux principales instances narratoriales donnent un caractère hybride au récit, le confinant au genre oral qu'est le conte. Poursuivant son analyse, le critique s'interroge sur l'inféodation de ce texte au roman. Voici globalement son point de vue :

« on peut entre autres évoquer le retard accusé par la littérature gabonaise en matière de productions d'œuvres romanesques, (…) compte tenu du retard accusé par rapport à d'autres pays africains subsahariens francophones en matière de productions romanesques, la critique universitaire gabonaise a peut-être voulu se rattraper, ou réduire l'écart en inféodant l'œuvre de Zotoumbat au roman. L'autre raison à souligner peut être l'absence d'éléments co-textuels indiquant le genre de l'œuvre ; ce qui peut laisser à la critique la liberté d'appréciation, et surtout celle d'affecter à l'œuvre le genre qui lui convient. » [12]

[Configuration de la citation non conforme]

On peut retenir deux grandes orientations dans cette citation. Premièrement, c'est que la critique gabonaise, constatant l'immense vide éditorial dans la publication romanesque et sans arguments théoriques aucun, a pris le parti d'inclure l'œuvre de Zotoumbat dans le « prestigieux » genre romanesque. Deuxièmement, la non identification éditoriale par la maison d'édition a pu laisser s'installer une sorte de confusion dans la nature de ce récit. Pour Sima Eyi, le caractère « *fermé* » du récit tel que le stipule la structure du texte, avec le nombre réduit de pages (58) (même si cette caractéristique n'est pas fondamentale), « *la charge morale* » et, pour finir, le traitement particulier des personnages sont des éléments qui militent en faveur d'une classification dans la nouvelle. Le critique constate finalement qu'il est : *« difficile de définir spontanément ces deux Textes, qu'aucun élément Co-textuel ne confirme (…), qu'ils sont des romans ou des nouvelles. Sans*

[10] H.H. Sima EYI, *op.cit.*, p.310- 311.
[11] - *Notre libraire,* n°105, « Littérature gabonaise », Avril- Juin 1991.
[12] H. H. Sima EYI, *op.*cit.,p. 325.

doute, la critique universitaire n'ayant pas su cerner cette difficulté au départ, a cédé à la tentation de les inféoder au genre romanesque »[13]

A tout prendre, la posture de Sima Eyi, dans l'ensemble se tient même si par endroit elle peut être discutable. En effet, si on suit attentivement sa démarche, qui tend à montrer le caractère autobiographique de *Histoire d'un enfant trouvé*, on voit bien qu'il ne le démontre pas entièrement. Pour l'attester, il nous suffit de nous appuyer sur le deuxième point de son exposé intitulé « *Du récit autobiographique : définitions et éléments caractéristiques* » pour voir qu'il n'est nullement question des principes régissant le genre tel que le conçoit un auteur comme Philippe Lejeune**[14]**. En définitive, l'analyse **«** *Critique et historique* »[15] du Gabonais apparaît comme la première tentative d'analyse systématique de l'un des précurseurs de la prose au Gabon.

A la suite de Sima Eyi Hémery Hervais, Ludovic Obiang (critique et théoricien de la littérature africaine), va, comme son prédécesseur donner son point de vue sur le texte de Zotoumbat. Dans un article intitulé ***«*** *Voyage au bout du silence. Panorama critique du roman gabonais* ***»[16]***, l'auteur retrace le parcours d'une littérature gabonaise encore globalement atone. En s'appuyant sur le genre romanesque, Ludovic Obiang cite l'œuvre de Zotoumbat en étant pourtant mitigé sur son identité. Car pour lui « *Le texte hésite plutôt entre la nouvelle et le conte. Par son volume certes (58 pages), mais surtout par la présence de composantes habituelles du récit court* ***»[17]***. Il estime qu'il y a, au fond, de la matière à développer une intrigue romanesque plus complexe. Cependant, l'écrivain gabonais n'a pas suffisamment accentué les lignes de force qui eussent pu asseoir véritablement son Texte dans le genre. Les éléments prépondérants rapprochant le récit du conte sont entre autres, pour Ludovic Obiang , la figure de l'orphelin incarnée par Ngoye, la relation oxymorique de celui-ci avec sa marâtre, *« la structure en miroir »* dans les rapports entre Ngoye et Issombo, les instances comparatives complémentaires et la mise en abyme de l'Histoire centrale.

Si le critique reconnaît à l'écrivain « *le mérite de l'initiative* », il reste cependant circonspect sur la capacité de son texte à explorer un univers imaginaire riche en potentiel culturel. L'œuvre pêche, selon lui, par de nombreux travers dus à la rigidité fonctionnelle d'un récit dont l'ambition est d'abord de donner à voir l'existence rustique d'une communauté. Il n'y a, semble t-il, aucune volonté du texte de s'ouvrir à l'universel, au monde extérieur :

---

[13] *Ibid.,* P.334.
[14] P. Lejeune, *Le pacte Autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
[15] D. Taba Odounga, « Archéologie du discours critique gabonais : genèse ; parcours et structure » in S.Renombo et S. Mbondobari (dir), *Créations littéraires et artistiques au Gabon, les savoirs à l'œuvre*, p.330.
[16] L. Obiang « Voyage au bout du silence. Panorama critique du Roman gabonais, in *Notre libraire, n°138-139, sept. 1999-mars 2000.*
[17] *Ibid., P. 31.*

« (…) Ici l'intérêt est d'abord porté sur le récit d'un destin particulier, sans obsession de son caractère universel ou symbolique. Toute la fonction idéologique de l'écriture demeure. Elle transparaît à travers certaines remarques qui affirment de façon souvent maladroite le souci didactique et éthique de l'auteur (6). (…) Il faut ajouter certaines caractérisations maladroites et l'inévitable caractère ethnographique des descriptions et des précisions. »[18]

Ludovic Obiang met finalement toutes ses réserves au compte de l'immaturité scripturale que Robert Zotoumbat eût pu améliorer, si d'aventure il avait persisté dans la geste poétique. l'hésitation du Théoricien gabonais, semble t-il, va évoluer puisque quelques années plus tard, dans un article intitulé « *Entre réel et utopie : la représentation du village traditionnel dans le roman gabonais* »[19], il inscrit le roman de Zotoumbat dans son analyse comme étant une œuvre romanesque. Dans son ensemble, l'article ambitionne d'examiner « *la présence du village traditionnel dans le roman gabonais contemporain* ».

Jean Léonard Nguema Ondo dans un article qui a pour titre « *Le roman gabonais des origines à nos jours (2005*) » tient pour le moins une position paradoxale. En effet, il estime au départ que le récit de Zotoumbat est loin d'être un roman, en affirmant : *« Dans notre thèse soutenue en Sorbonne en septembre 2002 , intitulée L'influence de L'initiation traditionnelle dans le roman gabonais, nous soutenons que ce texte de Robert Zotoumbat n'est pas un roman. En effet, ses techniques narratives, son volume, sa thématique, son écriture et ses personnages renvoient plutôt à un conte. »*[20] Et le critique de citer d'autres spécialistes tels que Nicolas Mba Zué ou encore Ludovic Obiang dont les opinions sont proches des siennes. Et pourtant un peu plus haut dans son analyse, voici ce qu'il dit : « *Ce livre qui marque la naissance du roman gabonais témoigne de la sensibilité d'une époque, qu'il s'agisse de vanter les mérites de la colonisation, d'évoquer les vertus traditionnelles et la vie africaine ou d'amorcer une dénonciation de la méchanceté de la marâtre »*[21]. Un peu plus tard, dans son ouvrage consacré à la littérature gabonaise, il fait une analyse de cette œuvre qu'il considère comme un roman[22]. Au fond, le problème qui se pose au critique se retrouve dans la perception qu'a eue la critique gabonaise dans son ensemble vis-à-vis de ce texte. Si du point de vue des techniques narratives, la plupart des spécialistes gabonais optaient pour une classification dans le conte et la nouvelle, c'est sans doute *a priori* le désir idéologique de le faire apparaître comme roman qui aurait prévalu dans ce cas si on suit les propos de Sima Eyi. Pourtant rien n'est moins sûr.

II- Un autre regard ou la réhabilitation

[18] *Ibid.*, p. *30- 31.*
[19] L. Obiang, « Entre réel et utopie : la représentation du village traditionnel dans le roman gabonais ». in *Annales de l'université Omar Bongo*, n°11, 2005, p. 457-474.
[20] J. L. Nguema Ondo, « Le Roman gabonais des origines à nos jours (2005), in *Annales de l'université Omar Bongo*, n°12, 2006, P. 105.
[21] *Ibid.*, P.105.
[22] J.L. Nguema Ondo, *Le roman initiatique gabonais*, Paris, L'harmattan, 2011.

Après avoir longtemps subi soit l'indifférence de la critique, soit la difficulté d'une taxinomie genrologique, l'œuvre de Robert Zotumbat va être revisitée au cours des années 2000 et donner aux critiques la possibilité d'explorer d'autres aspects de son potentiel. Chez les critiques de cette période, la question n'est plus simplement celle de savoir si le récit appartient ou non au genre romanesque, mais plutôt si sa valeur intrinsèque est susceptible de fournir des éléments d'analyse pertinents. Sylvère Mbondobari va, dans son article « *récit épique et autobiographie dans Histoire d'un enfant trouvé de Robert Zotoumbat* »,[23] essayer d'interroger l'œuvre de l'écrivain à partir de certaines catégories analytiques. Constituées de trois parties, l'analyse du critique revient dans sa première inflexion sur la perception globale du texte. L'intention de Mbondobari est de *« mettre en évidence les stratégies narratives et discursives adoptées par l'auteur pour déjouer le pacte autobiographique et comprendre pourquoi l'auteur opte pour une autobiographie romancée. »* [24] Le critique estime que l'œuvre du gabonais est un livre « *Hybride* » mêlant à la fois fiction et « factuel ». Le récit joue ainsi sur plusieurs registres narratifs en convoquant les différentes formes que sont l'épopée, l'autobiographie, le conte et le roman. Pour lui, cette caractéristique fait de *Histoire d'un enfant trouvé*, une œuvre significative et non dénuée d'intérêt. En effet, en s'appuyant sur un fonds culturel sociologique et historique, Zotoumbat créé un univers cohérent auquel s'arrime certains événements de sa propre biographie : « t*ant la relation est nette, que l'auteur et le personnage principal sont identiques. »*[25]

Le critique pense que l'auteur se met délibérément en scène en donnant par exemple son avis à partir de son personnage principal à travers lequel passe un certain nombre de messages ayant une portée éthique et historique. Si on suit avec attention le postulat de Mbondobari, Zotoumbat veut faire d'un destin individuel un cas d'exemplarité. Mbondobari s'inscrit – en tenant une telle position – visiblement contre la posture émise par Ludovic Obiang qui, au contraire, ne perçoit pas cette vocation universelle de la figure centrale. Par ailleurs, d'autres éléments textuels donnent au récit un caractère typiquement oral grâce notamment aux motifs habituels identifiés comme ayant partie liée avec l'univers du conte : l'orphelin et les rapports à sa belle-mère, l'espace rustique, l'aspect éthique du Bien sur le Mal, le père adoptif représentant à la fois l"autorité et la générosité etc. C'est de cette gamme de possibilités narratives que Sylvère Mbondobari déduit que le récit de Zotoumbat a de forts accents de texte épique :

« Lorsqu'on examine la structure des unités narratives, on se rend bien compte que ce mode de composition est fondamentalement identique à celui des récits épiques des peuples de l'Afrique centrale.(…) Le récit suit avec rigueur l'ordre chronologique, chaque partie se présentant comme la suite logique, prévisible de l'étape précédente et ce, jusqu'au terme du

[23] S. Mbondobari, « Récit épique et Autobiographie dans Histoire d'un enfant trouvé de Robert Zotoumbat ,in S.Gerhrmann et© Gronemann (dir), Paris, L'Harmattan, 2006,p.197-209.
[24] *Ibid.*, p. 198.
[25] *Ibid.*, p. 200.

roman, jusqu'à la fin du procès. Ngoye, le personnage principal est soumis au déterminisme de sa naissance.»[26]

Cet aspect singulier soulevé par le critique affecte d'un cachet novateur ce que, jusque-là, d'autres spécialistes gabonais n'avaient pas mis en évidence : la dimension épique et la dimension psychologique donnant ainsi à l'œuvre un caractère de roman d'apprentissage. Le critique voit dans l'attitude du romancier gabonais (par rapport à sa position scripturale) non pas simplement le besoin de disserter sur l'existence villageoise des Gabonais de cette période historique du début du 20e siècle, mais plutôt celui d'attirer l'attention de ses congénères sur « *l'avenir de la société africaine* », en y investissant ses propres positions en tant que sujet historique. C'est peut-être ce parti pris qui a conduit un critique comme Ludovic Obiang à émettre certaines réserves sur la composition même du roman, en estimant que la dimension idéologique prend, dans le cas d'espèce, trop de place par rapport à la structure formelle et à la complexification syntaxique. Or, pour Mbondobari, il n'en est rien et Zotoumbat remplit parfaitement son office dans la mesure où il réussit à entremêler avec plus ou moins de pertinence (en s'appuyant sur l'histoire coloniale et la mise en relation de « *plusieurs traditions discursives* ») un discours cohérent. Il donne à lire sa part de vérité sur un moment précis du cheminement des peuples africains dans leur ensemble. Ainsi, le souci didactique et réformiste décrié par Ludovic Obiang est, chez Sylvère Mbondobari, un élément positif que l'on peut parfaitement insérer dans une posture énonciative propre aux écritures négro-africaines des années 1960 et 1970. Il y a donc chez Zotoumbat un désir de remettre en cause « *la mission civilisatrice* » occidentale et les conséquences des bouleversements occasionnés par son effectivité politique, sociale et économique. Aussi, la réévaluation de son œuvre est-elle d'autant plus justifiée qu'elle participe, au fond, d'une remise en cause de l'état d'esprit général dans lequel se trouvait les Gabonais. C'est pourquoi le critique peut conclure :

« (…) notre impression est que Zotoumbat méritait qu'on fît l'effort d'un nouvel examen et qu'on tentât une nouvelle appréciation de son œuvre. Longtemps sous-estimé, parfois objet du mépris affecté de certains critiques, que son style rebute, ZOTOUMBAT nous a paru digne d'une lecture soutenue, attentive et plurielle. Nous avons ainsi choisi de mettre en valeur son originalité. »[27]

Le projet critique transparaît aisément. Il s'agit de réhabiliter une œuvre dont certaines lectures critiques ont mésestimé l'impact de la dimension figurative en la renvoyant sans cesse aux carences de sa faiblesse énonciative.

---

[26] *Ibid.*, p. 203.
[27] S. Mbondobari, *op.cit.*, p. 207.

Nous inscrivant toujours dans le cadre de cet examen de réexamen du texte, nous focalisions déjà ailleurs[28] la réflexion sur la figure de la marâtre Idjida. En effet, l'idée est que cette « unité significative » issue des récits populaires et des contes traditionnels représente l'opposante par excellence en termes sémiotiques. Tout son « *faire* » et tout son « *vouloir* » ont pour principales caractéristiques de permettre à l'actant-acteur sujet central du récit de grandir spirituellement et socialement. La marâtre incarne à elle seule toutes les axiologies négatives que le narrateur met en relief. Son rôle obscur est au fond de fortifier la figure du héros à travers toutes les brimades qu'elle lui fait subir. Aussi, le ressort narratif à travers ce personnage s'en trouve-t-il équilibré dans la mesure où, symboliquement, les valeurs négatives sont *in fine* mises à mal comme dans tout récit traditionnel avec une chute du texte aboutissant nécessairement à une morale :

« Lorsque la marâtre est amenée aux portes du village, on lui souligne par là qu'elle n'est plus rien, que son statut au sein du groupe est perdu, elle devient par la même occasion une apatride. (…) L'humiliation causée par le bannissement ne peut trouver d'issue que dans la mort. Cette mort apparait in fine comme la victoire de l'éthique sur les forces obscures de la vilenie.»[29]

On le voit, le rôle de la marâtre est donc fondamental parce qu'il permet à l'intrigue de se dénouer sur une note positive avec le rééquilibrage des axiologies. Cette analyse s'inscrit globalement, par rapport à cette figure de la marâtre, dans un large spectre réflexif qui entend démontrer qu'en littérature gabonaise, le sujet féminin n'est pas forcément exempté d'une dimension négative par les écrivains romanciers particulièrement. Les femmes ne sont pas toujours nécessairement campées comme des victimes de la domination masculine car elles ont, elles aussi, une force de nuisance pouvant altérer considérablement la cohésion du groupe ou de la communauté. Chez Zotoumbat, Idjida concentre en elle toute une gamme d'attitudes en rapport avec une idéologie de la violence et de la barbarie.

Pierre Ndemby-Mamfoumby va, dans son article *« Le roman gabonais en question : Histoire, critiques et éléments d'analyse »*[30], davantage asseoir la thèse selon laquelle le texte de l'Ogivin[31] est assurément une œuvre romanesque. L'auteur déclare à ce sujet : *« La présente étude se propose de procéder à une vue panoramique du roman gabonais de 1971 jusqu'à nos jours. Si nous voulons considérer ce travail comme une initiation à l'étude du roman gabonais, nous l'abordons aussi sous l'angle d'une critique, parce qu'il vise l'analyse systématique des éléments de l'imaginaire. »*[32] Pour ce faire, le critique postule d'emblée que l'œuvre du professeur d'anglais est à classer dans le roman au même titre que certaines

[28] D.Taba Odounga, *La Représentation des conflits sociaux dans le roman gabonais, des origines à nos jours* ,thèse de doctorat NR, Paris IV-Sorbonne, 2003,inédite.
[29] *Ibid.*, p. 310 - 311.
[30] P. Ndemby- Mamfoumby, « Le roman en question : Histoire, critiques et éléments… », in *Les écritures gabonaises : Histoire, Thèmes et Langues*, Tome 1, Yaoundé, Clé, 2009.
[31] Au Gabon, est appelé(e) Ogivin(e),tout(e) citoyen(ne) originaire/habitant(te) de la province de l'Ogooué-Ivindo.
[32] *Ibid.*, p. 19.

grandes œuvres telles que *Tribaliques*[33] d'Henri Lopès parues au même moment. Ses motivations répondent aussi à des besoins pédagogiques et scientifiques parce qu'il s'agit de remettre en perspective un récit auquel on a trop souvent collé l'étiquette de nouvelle. Ndemby-Mamfoumby regrette le peu de place accordée à Zotoumbat par la glose locale qui, vraisemblablement, tient cette œuvre dans une sorte *« d'apartheid critique »*. Il s'étonne particulièrement du peu de cas qu'en fait Fortunat Obiang dans son texte majeur sur La littérature gabonaise[34]. Pour Ndemby-Mamfoumby : « *La structure narrative, bien que parfois tâtonnante, offre des possibilités d'étudier le texte sous un angle polyphonique, sur la base d'une ontologie de l'être, des figures très variées du narrateur, ou celle d'une idiomatisation et du rapport entre l'oral et l'écrit.* »[35] Et le critique de se poser la question de la mise entre parenthèses du texte précurseur de celui qu'il considère comme un pionnier. Selon lui, les critiques gabonais eussent dû motiver leur « réticence » à discourir sur l'œuvre de Zotoumbat en pointant par exemple les éléments problématiques tant du point de vue esthétique qu'idéologique. En somme, pour Ndemby-Mamfoumby, Robert Zotoumbat permet à l'écriture gabonaise avec son roman de s'inscrire dans une « double dynamique ». Celle consistant d'abord à structurer le discours poétique en convoquant le sujet « *je* » ou par le biais des valeurs déictiques qui renvoient le plus souvent à une « *ontologie énonciative* » du moi comme la figure principale et structurante du discours »[36]. Ensuite, il estime que l'autre force de Robert Zotoumbat est le fait d'avoir susciter chez ses épigones, l'envie et le désir de déployer la geste poétique. Pour toutes ces raisons, le romancier mérite d'être réévalué à sa juste place par la critique. L'article de Pierre Ndemby-Mamfoumby éclaire d'une vision nouvelle, à la suite de celui de Sylvère Mbondobari, *Histoire d'un enfant trouvé,* même si on peut regretter que le critique n'ait pas pu suffisamment exemplifier son propos en tirant argument du roman proprement dit.

Pour sa part, abordant l'œuvre de Robert Zotoumbat sous l'angle philosophique, Richard Ekazama dans son article *« Violence, parenté et héritage dans Histoire d'un enfant trouvé de Robert Zotoumbat* [37]» apporte pour la première fois un avis critique autre que la critique littéraire. Le projet d'Ekazama consiste à postuler que la notion centrale développée par le récit est à repérer dans l'usage de la violence. Que celle-ci soit symbolique ou pratique, c'est-à-dire réelle. Pour lui, l'œuvre est avant tout un concentré « de la société kota » dans son rapport historique avec le phénomène colonial. Son hypothèse de départ est que : *« Si l'œuvre est de part en part traversée par la violence, on ne peut refuser de voir le caractère structurant de la violence dans cette même société kota. La circoncision et le « Ngoye » vont symboliser un autre aspect de la violence »*[38]. A partir de ces prémisses, le philosophe décline en les stratifiant les différentes couches ayant partie liée à cet invariant

[33] H. Lopès, *Tribaliques,* Yaoundé, Clé, 1971.
[34] F. Obiang Essono, *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise*. Paris, L'Harmattan, 2006, 2 vol.
[35] P. Ndemby- Mamfoumby, *op.cit.*, p. 22 – 23.
[36] *Ibid.*, p. 24.
[37] R. Ekazama, « Violence, parenté et Héritage dans Histoire d'un enfant trouvé de Robert Zotoumbat, in *Les écritures gabonaises*, … *op.cit.*, p. 261.
[38] *Ibid.*, p.262.

thématique. Ainsi, le récit de Robert Zotoumbat prend des allures d'hymne noir d'une violence fonctionnant comme une tumeur maligne ayant étendu ses métastases. Sont passées en revue la mort de la mère du personnage central, de la marâtre , l'intrusion coloniale et les différentes maltraitances (école, famille et plus globalement les conflits inter-civilisation etc.) En somme, tous les motifs concourant à mettre en lumière le système philosophique et narratif justificatif de cette notion capitale pour Ekazama. S'il existe une violence négative dont le principe fondamental est d'aliéner le sujet par une réification de son être, le philosophe postule par ailleurs l'existence d'un autre type de violence arrimée, cette fois-ci, à la dimension positive. Celle-ci se déploie au travers du phénomène culturel du « Ngoye ». Ici, Ekazama se mue en anthropologue en explicitant davantage le principe qui façonne ce concept dans une société kota fidèle à ses normes séculaires. Ce principe est Considéré comme le pendant positif d'une « violence institutionnalisée » à travers une métaphore bestiaire :

« Ngoye qui peut se traduire soit par élan vital soit par force vitale. Ngoye la panthère est le symbole de l'énergie maîtrisée, domptée. Une énergie qui permet à l'homme Kota d'affronter la vie et de progresser dans ce qu'il entreprend. L'anthropologie Kota oppose deux hommes : l'homme panthère (…) et l'homme simple. »[39]

Cette violence consentie par la communauté œuvre à la solidarité et à la cohésion sociale entre ses différents membres. Elle singularise aussi ceux qui la subissent puisqu'ils ont désormais un statut autre au sein du clan et sortent pour ainsi dire de la minorité. L'autre pan de la réflexion entreprise par le philosophe est le système lignager dont la révélation dans le récit le conduit à quelques hypothèses fécondes. D'abord Zotoumbat met en scène les différents types de filiation dans la société Kota : biologique et sociale. Ensuite vient le statut de l'orphelin et, enfin, le phénomène de la circoncision qui permet à l'enfant mâle de s'imprégner socialement et symboliquement de la répartition des rôles au sein de la cellule familiale. En fait, le parcours diégétique de Ngoye apparaît pour Richard Ekazama comme le prétexte d'une mise à nu par le romancier des différentes problématiques liées à la survivance même des cultures bantou malgré la rencontre avec les civilisations occidentales. Selon lui, l'œuvre montre le degré d'adhésion de l'Africain vis-à-vis de ses propres axiologies.

Conclusion

[39] R. Ekazama, *op.*cit., p.266.

A la suite du colloque international organisé à Libreville sur la littérature et le cinéma gabonais en 2007[40], Marcelin Vounda Etoa, éditeur et critique littéraire camerounais, titrait un de ses articles *« Robert Zotoumbat premier romancier gabonais ? »*[41] Dans celui-ci, il revient sur la trajectoire de cet auteur qui aura connu un destin singulier. En effet, écrivain d'une seule œuvre dans un espace littéraire à l'époque balbutiant, Robert Zotoumbat a eu, de nombreuses années durant, à vivre dans l'anonymat à cause des contingences liées à la réception de son œuvre comme nous l'avons observé. *Histoire d'un enfant trouvé* a, dès le départ, connu un problème de classification genrologique à cause notamment de sa structure narrative et organisationnelle qui déroutait les critiques. En effet, texte difficile à cerner dès sa publication[42], les premiers anthologistes gabonais l'ont désigné comme étant un roman. A l'époque, on pense que leur posture tient plus du classement idéologique que d'une véritable analyse morphologique. Cette position intuitive reléguera le récit à une situation de quasi mépris par la critique internationale et locale particulièrement. Il est très rare au cours des années 1970 et 1980 de voir apparaître dans les recensements critiques des ouvrages spécialisés, le nom de l'auteur gabonais, encore moins son roman. Pour la critique gabonaise, qui commence timidement à s'intéresser à son texte au cours des années 1990, celui-ci est à classer dans les genres oraux comme le conte ou la nouvelle.

Sima Eyi Héméry Hervais, le premier à consacrer une étude spécifique au récit de Zotoumbat, va tenter de démontrer l'appartenance du texte à la nouvelle à partir de certaines de ses caractéristiques techniques. On peut cependant regretter qu'il ne soit pas allé plus avant dans sa démonstration consistant par ailleurs à souligner le caractère autobiographique du roman. Ludovic Obiang souligne aussi ses réticences à dénommer l'œuvre comme étant un roman, estimant plutôt qu'il s'agit là aussi d'un conte ou d'une nouvelle, même si dans un autre de ses textes, il incorpore le livre de Zotoumbat dans le genre le plus en vue du Gabon. Que ce soit des auteurs comme Jean Léonard Nguema ou Nicolas Mba Zué, tous dans les années 1990 sont unanimes pour dire que l'auteur ogivin est certes un précurseur de la pratique de la prose, mais pas un romancier. L'analyse nous a finalement montré qu'il aura fallu attendre d'autres regards critiques pour voir enfin le roman du Gabonais sortir de la forclusion dans laquelle de nombreux critiques l'avaient emmuré. Cette « dé-ghettoïsation » du texte a été rendue possible grâce aux lectures assidues des critiques comme Pierre Ndemby-Mamfoumby, Sylvère Mbondabari ou Richard Ekazama, qui ont décidé de re-questionner le texte de Zotoumbat en s'appuyant sur la méthode sémiotique, la critique de l'imaginaire avec ses associations de réseaux symboliques ou encore de la philosophie culturalo-anthropologique.

---

[40] Littérature et Cinéma gabonais, Colloque international de Libreville, mai 2007.
[41] M. Vounda Etoa, « Robert Zotoumbat premier romancier gabonais ? » in *Patrimoine* n°078, juillet – septembre 2007, p. 6.
[42] S.R. Renombo, « La littérature gabonaise en péril » in *Interculturel Francophonie, op.*cit., p.59.

Bibliographie sélective

Ouvrages critiques

- Gehrmann (S) et Gronemann © (dir), *Les enjeux de l'autobiographie dans les littératures de Langue française*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Kom (A), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978*, Montréal, Editions Naaman, 1983.
- Lejeune (P), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Moustinga (B), Les orthographes de l'oralité : poétique du roman gabonais,Paris, L'harmattan, 2008.
- Ndemby Mamfoumby (P), (dir), *Les Ecritures gabonaises : Histoire, Thème et langue,* Tome 1, Yaoundé, Clé, 2009.
- Nguema (J.L), Le roman initiatique gabonais, Paris, L'harmattan, 2011.
- Obiang Essono (F), *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise*, 2 Vol, Paris, L'Harmattan, 2006.
- *Renombo(S) et Mbondobari(S), Créations Littéraires et artistiques au Gabon : Les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Editions Raponda Walker, 2009.

Revues

- *Annales de la Faculté de Lettres et Sciences Humaines*, N°12, janvier 1999, Presses Universitaires du Gabon.
- *Annales de l'université Omar Bongo, N° 7, P. U. L, 1992.*
- *Annales de L'université Omar Bongo*, N°11, P.U.G,2005.
- *Annales de L'université Omar Bongo*, N°12, P.U.G,2006.
- *Interculturel Francophonie* N°20. Nov. – Déc. 2011.
- *Notre Librairie*, N° 138 – 139, Sept. 1999 – Mars 2000.
- *Patrimoine, N°078 Juillet-Septembre 2007.*

Thèse

Taba Odounga (D), *La représentation des conflits sociaux dans le roman gabonais, des origines à nos jours*, doctorat N.R, Paris IV-Sorbonne, 2003, Inédite.

Originalité du sujet : Moyen

Problématique : Faible [on a l'impression de lire une simple note de lecture]

Niveau de langue : bon [malgré quelques fautes de grammaire]

Recherche et Bibliographie : très moyen [peut se renforcer]

Méthodologie de la recherche : faible [les citations sont peu orthodoxes]

Délibération : peut être publié après une redéfinition claire de la problématique ici confondue avec l'objet de l'article, ainsi qu'après réajustement de la forme du texte.